

Henri Stehlé, le pionnier de l'agroécologie aux Antilles

Jorge Sierra

INRAE Antilles-Guyane

En parcourant les articles scientifiques que Henri Stehlé a publiés dans les années 1950, il nous est venu en mémoire une phrase que le grand Gabriel García Márquez a glissée dans « Cent ans de solitude », son roman le plus célèbre. Quand il décrit la vie quotidienne à Macondo, le village de la Colombie caribéenne où se déroule son histoire, García Márquez nous avertit que « *le monde était si récent que beaucoup de choses n'avaient pas encore de nom, et pour les mentionner il fallait les montrer du doigt* ».

Essayons d'expliquer le pourquoi de cette analogie entre un savant comme Stehlé et les habitants de Macondo, à qui les noms de choses manquaient.

Pendant les quinze ans que Stehlé a été directeur du centre INRA Antilles-Guyane, il a visité la presque totalité de la Caraïbe et de l'Amérique Centrale et du Sud. Il a participé à de nombreux congrès et colloques, et réalisé plusieurs missions d'ex-



Améliorateur des plantes
(Archives Stehlé)

pertise, notamment sur la Caraïbe. Pour lui, il s'agissait de sentir le pouls de l'Amérique tropicale, et aussi d'apporter ses savoirs et savoir-faire acquis lors de ses recherches en Guadeloupe. Dans une publication de 1954, présentée au VIII Congrès International de Botanique à Paris, il fait une synthèse de ce qu'il a eu l'occasion de découvrir lors de ses périples : «... *partout dans ces pays, aussi bien sur le continent que dans les îles, le même problème d'érosion et d'exploitation a conduit inéluctablement à la dégradation des sols et la diminution des rendements*», en expliquant que « *dans l'Amérique intertropicale et aux Antilles, la Nature sauvage a déjà été l'objet de la part des populations précolombiennes d'une dégradation première*¹. Celle-ci n'a fait que s'accroître à partir de la découverte du Nouveau Continent (sic) et surtout à la suite de l'introduction des méthodes culturales de la vieille Europe ». Dans ce sens, dans une publication de 1952, il signalait déjà l'impact de la « culture mécanique » qui, parfois « *mal adaptée* » aux sols antillais, provoque « *un excès de pulvérisation des particules du sol ce qui permet une action érosive en nappe très intense, comme nous l'avons constaté en Guadeloupe, Antigue et Barbade* ». Malheureusement ce diagnostic est encore d'actualité dans certaines régions de la Caraïbe.

Changer cette situation a été l'objet principal des recherches scientifiques que Stehlé a menées sur le centre INRA en Guadeloupe. Il entame alors, dès les années 1950, une démarche qu'aujourd'hui nous appellerions « agroécologique », ce qu'il a fait en restant « *fondamentalement optimiste* » sur les résultats attendus, en proposant de changer le paradigme productiviste pour « *une économie judicieuse et équilibrée* », aussi bien « *pour la protection de la nature sauvage que pour la nature domestiquée* », et en cherchant « *un équilibre* ».

¹Nous savons aujourd'hui que cela n'a pas été toujours le cas, notamment en Amazonie, mais il l'a été dans une partie de l'Amérique Centrale et de la Caraïbe (ndr).

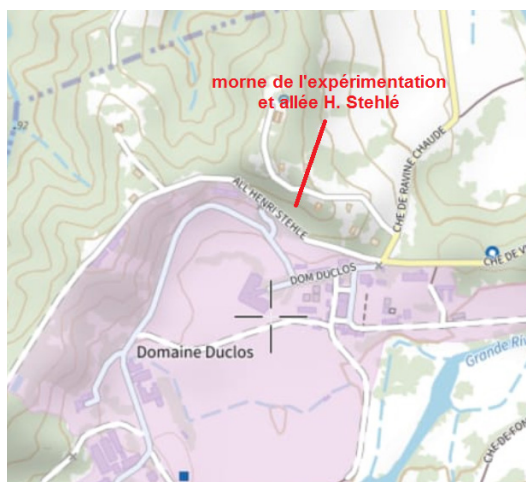
harmonieux (qui doit être réalisé) afin de répondre «aux urgences de l'agriculture antillaise».

Où sont dans cette démarche «les choses qui n'avaient pas encore de nom» ?

Au long de toutes ses publications, Stehlé propose maints concepts et pratiques agricoles à mettre en œuvre afin de retrouver enfin cet «équilibre harmonieux» qu'il mentionne si souvent. Voici une petite bouquet des pratiques et des concepts qu'il énonce, et que nous tirons des différentes publications de cette époque : en parlant de la protection de la nature il souligne «le respect du complexe biologique offert par la Nature» (notion de **biodiversité**), en parlant de la production agricole il affirme qu'elle doit se faire «en assurant la pérennité des ressources naturelles» (notion de **durabilité**), pour cela il propose d'utiliser «l'humus de fumier» et des «écumes de défécation (écumes de sucrerie)» pour l'amendement des sols (notions d'**économie circulaire** et d'**agriculture organique**), et «des haies et des couvertures vivantes» pour contrôler l'érosion (notion de **plantes de service**), il conseille «l'enfouissement des pailles de cannes à sucre après la coupe, au lieu de les brûler» (notion de **bouclage du cycle du carbone**) et «la rotation des cultures vivrières» (notion d'**agrodiversité**).

Tout en restant au plus près des mots et des phrases de Stehlé, nous avons voulu souligner en gras les concepts qui à l'époque, n'avaient pas encore été définis et, parfois, même pas envisagés. Ce sont ces concepts, «les choses qui n'avaient pas encore de nom» d'il y a soixante-dix ans, quand «le monde était si récent», qui constituent le socle de l'actuelle agroécologie. Nous n'oublions pas de préciser que Stehlé maniait ces concepts avec la rigueur du savant mais aussi avec une remarquable élégance, y compris dans ses publications les plus techniques.

D'après Lucien Degras², il apparaît que cette démarche agroécologique était menée sur le centre non sans conflits avec la Direction Générale de l'INRA, qui à l'époque avait une vision plutôt productiviste de l'agriculture, y compris aux Antilles. Est-ce que c'est à cause de ces désaccords que Stehlé insiste souvent, dans les comptes-rendus annuels rédigés à l'attention de la DG, sur le fait que la recherche sur le centre sera poursuivie «avec ardeur, en dépit des difficultés financières et matérielles» ? Nous ne pouvons confirmer ou infirmer cette présomption, mais nous sommes persuadés qu'elle mérite d'être évoquée dans cette contribution car elle fait partie de l'histoire, parfois conflictuelle, de notre centre.



Mais Stehlé n'était pas seulement un pionnier de l'agroécologie aux Antilles, il était aussi celui qui expérimentait sur le terrain et testait les concepts et les pratiques culturelles qu'il préconisait. Dans une publication datant de 1955, il présente l'une de ces expérimentations menée sur un morne, celui qui longe l'actuelle allée Henri Stehlé qui mène au bâtiment de l'administration du centre, qu'il décrit comme étant une «colline

²Lucien Degras. 2010. Témoignage. Archorales : les métiers de la recherche, témoignages. <https://hal.inrae.fr/hal-02811786>. Degras a pris la direction de la Station d'Amélioration des Plantes suite au départ de Stehlé en 1964 (ndr).

mamelonnée à forte pente, latéritisée et stérilisée par l'érosion», afin de vérifier l'efficacité de ces pratiques. Pour cela, il en utilise plusieurs, parmi lesquelles l'installation des graminées à système racinaire étalé, afin de structurer le sol en favorisant l'«adhésion des particules de terre aux racines», et des légumineuses pour s'en servir en tant qu'«engrais vert pour reconstituer l'ambiance perdue dans sa fertilité primaire». Stehlé est sans doute fier quand il nous apprend dans les conclusions de ce travail, que ces plantes qui étaient «d'abord rachitiques, naines et mal formées, puis normales et bien installées» ont permis que «le morne soit en partie régénéré après quatre ans de culture d'engrais verts, et des espoirs d'agronomie rationnelle soient à nouveau permis sur cette parcelle». Dans plusieurs comptes-rendus à la Direction Générale INRA, postérieurs à cette publication, le lecteur peut constater que Stehlé ne se prive pas de faire connaître cette parcelle aux collègues locaux et étrangers qui visitent régulièrement le centre, afin de démontrer la faisabilité de la récupération des terres dégradées en milieu tropical.

Avec l'installation d'une «ferme modèle» sur Duclos, vers la fin des années 1950,

Stehlé devient aussi un précurseur de nos microfermes actuelles. Cette ferme modèle était dédiée à l'expérimentation et la démonstration, mais aussi à la formation, tel qu'il l'indique dans un document datant de cette époque: «*la formation de jeunes antillais s'y poursuit avec succès, et les aspects essentiels de l'amélioration agricole et zootechnique y sont envisagés sous l'angle à la fois scientifique et pratique*».

Henri Stehlé était un chercheur aux multiples facettes : agronome, améliorateur des plantes et botaniste, pionnier de l'agroécologie et formateur des jeunes, érudit et expérimentateur. Ce que nous avons esquissé dans ce texte montre qu'il pourrait cocher sans difficultés toutes les cases des missions spécifiées actuellement pour les chercheurs d'INRAE : production des connaissances, animation scientifique, expertise, formation, vulgarisation et transfert d'acquis.

Il ne nous reste, pour clore ce bref témoignage, que de nous joindre à Henri Stehlé quand il exprime son souhait le plus profond : «*que les recherches conduites sur le centre INRA contribuent à ce que le terroir de l'île d'Emeraude comporte une magnifique leçon pour l'avenir*».

